

MARIE PRA

LA BOITE A RÉVOLUTIONS

Contes

« Le moyen d'avoir raison dans l'avenir est, à certaines heures, de savoir se résigner à être démodé »

Renan.

LA BOÎTE A RÉVOLUTIONS

L'affaire avait commencé au dix-huitième siècle, dans une église de Paris. On mariait ce jour-là deux familles de basse classe, celle de M. Pellat, porteur de chaises, et de Mlle Gautier, seize ans. Leur union fut un océan de banalités. Il en sortit plusieurs enfants, parmi lesquels le fils Pellat, garçon cocher, dont le caractère faible et sensible se prêtait à toutes les influences : il attrapa le vice de l'alcool pour faire plaisir à ses amis. Sa fille, Louise, se maria au moment de la Révolution Française ; c'était alors la nouvelle mode des mariages d'amour : elle en fit un, et, fragile, choisit mal. Le mari, caractériel, lui légua trois garçons bougons. Le cadet, François, trépassa dans la Bérézina, ignorant que sa fille contracterait union avantageuse avec Lagare, heureux marchand de vin. Dès lors, la famille esquissa une lente ascension sociale qui, à l'ère des usines anthropophages, ne pouvait pas mieux tomber. Lagare fit ses filles puritaines, et elles accouchèrent de bébés raides. On passa au calvinisme, il y eut un adultère dans la famille. Cette petite brèche généalogique nous mène chez les Lagare en 1873. L'héritière en corset éleva sa petite fille Marie-Denise avec institutrice et nourrice, tandis que son époux, homme d'affaires jamais visible, s'épanouissait entre deux voyages. Marie-Denise devint une personnalité revêche : elle attrapait les hommes d'un coup de dentier, et les laissait retomber de même. La nouvelle législation sur le divorce lui permit d'en changer trois fois. Thomas Dusentier, fruit d'une de ses portées, quitta en hâte sa mère et sa patrie pour l'Angleterre, où il alla mêler son sang à celui de la famille Smith. Un seul de ses fils survécut à la Grande Guerre : il était de ces êtres tourmentés qui font semblant de vivre hors de tout souci, quitte à en semer pour les autres. Il concubina avec une dame misandre qui s'imaginait éprise de liberté et de luxe, lui laissa égarément un petit garçon, et partit en Afrique, oublié de tous, faire des détournements de fonds. Le garçon, ivrogne, épousa une sentimentale, puis mourut aussitôt fait ; et c'est de cette union que naquit Sarah, neige des neiges, lilas des lilas, comme chantait un refrain de ces années – car jamais éloges ne furent plus justifiés.

Tout d'abord, Sarah ne voulait pas d'enfant. Elle aurait été incapable d'aller bien loin dans son arbre généalogique, mais une chaîne à demi-rompue lui soufflait de ne pas se risquer plus loin, comme si la prochaine vie, et la sienne peut-être, pouvaient... Depuis l'enfance, elle se contentait de dire : « Non » avec le peu de langage dont elle disposait pour dire ce dégoût, cette haine, cette peur de la répétition. On se moquait de son refus, en prenant pour de la candeur ce qui murmurait dans le sang des morts.

Ensuite, Sarah voulait entreprendre de révolutionner le monde. Oh, pas comme ces révolutionnaires qui déclinaient leur programme sur des affiches, avec des mots impeccables et bornés, mots-pelures et bagages morts pour avoir trop servi sous les drapeaux. Elle ne trouvait rien de bien neuf aux traditions révolutionnaires. Ça ne traduisait pas ce malheur qui marchait en long et en large dans sa tête. Il y avait des injustices qu'elle ne comptait que sur ses propres listes. Elle devinait les soubresauts du monde avant que ceux-ci percent l'écorce terrestre. Elle trouvait le dictionnaire vide. On se moquait d'elle, car elle allait sur ses quinze ans, âge où l'âge même est handicapant.

Ne connaissant rien des règles juridiques, la fillette se contenta de taper un papier intitulé : « Club révolutionnaire. » Conditions de création et noms des adhérents au recto, projets pour l'année en cours au verso. Ce balbutiement la réjouit ; comme si une surface dure, en elle, s'était détachée et avait glissé, tranchant bloc de pierre, dans l'oubli.

Un club exigeait de l'argent : en attendant les dons, elle mit sa propre monnaie dans une belle boîte à motifs chinois. Voilà qui ne manquait pas d'allure. Faute de réalisation concrète, il y avait au moins de la matière.

Au collège, elle en parla à sa meilleure amie, qui n'avait que des garçons dans la tête – il fallut ramer pour les déloger – et prit conscience d'un problème grave : ce n'était pas tout que de fixer l'attention des gens, encore fallait-il les amener à changer de regard. Et soudain, les mots, et les sentiments, et les belles résolutions même, tout prit une opacité effrayante. Sa petite camarade crut qu'elle voulait faire la charité aux sans-abris : elle jeta quelques pièces dans la boîte chinoise, sympathisa de loin et ne comprit pas.

L'année suivante, Sarah en parla à son petit ami. C'était un jeune garçon qui trouvait toute révolution bonne à faire, un petit coup d'aspirateur sur les poussières de la veille, disait-il. « Tu es anarchiste ? » demanda-t-il à Sarah. Elle haussa les épaules. Elle voulut lui expliquer qu'il ne fallait pas balayer le passé que notre société mourait de ne pas s'écouter, de ne pas

aimer ses ancêtres et ses personnes âgées... et que... Le jeune homme l'approuvait toujours, en inclinant son bonnet. Il signa par bonté, fit tinter quelques pièces et ne comprit pas.

L'année suivante, Sarah s'adressa au monde entier. Elle avait pris son affaire bien en main. Son ordinateur, ses réseaux multimédias, son imprimante ne désarmaient pas. Elle écrivait des textes sur le malheur de ceux qui n'ont pas de cadres auxquels s'accrocher, cette femme estropiée qui passera son temps à laver le linge sale des autres, et à peine parle-t-elle le français, et combien elle se moque de toutes ces associations que l'on crée avec des phrases retentissantes, elle qui n'a pas même le temps d'être aidée ; le malheur d'un vieillard – pauvre matière fécale ; le malheur de naître parfois ; tous les malheurs humbles et qui se vendent mal. Sarah recevait des témoignages de sympathie, mais beaucoup de gens ne voyaient pas où elle voulait en venir, avec sa rage dispersée, non coordonnée, sans plan en trois parties.

Les années passaient et le monde semblait dormir, s'éveillant de temps à autres pour estropier, glouton, quelques vies humaines.

Un jour, Sarah, très découragée, voulut rendre au néant son projet, qui n'avait, au fond, jamais cessé d'y être. Ce renoncement lui vint dans un café. D'une main, elle tenait son dernier texte, de l'autre, la petite boîte chinoise emplies des derniers billets – qu'elle s'était offerts elle-même ! Elle regarda son article avec un tel abandon que les lettres se dévêtirent peu à peu, de leur sonorité de leur couleur, de leur résonance intérieure. Il lui semblait n'avoir plus sous les yeux qu'un alphabet parmi d'autres ; un point sur une barre, une boucle sur une courbe – et après ? Plus de collier pour relier ces lettres entre elles. La réalité est si vaste – et tu prétends modifier les regards avec ces fossiles de sens, et tes petits mots militants, habillés, fadement plaqués là ?

Comme elle remontait la rue, elle passa devant un bouquiniste auquel elle n'avait jamais trop fait attention. Elle alla traîner nonchalamment entre ses rayons, ouvrit quelques livres emplies d'odeurs suaves, s'engloutit dans une préface, entre deux décasyllabes, dans une élégante syntaxe. Prise au charme de l'endroit, elle ne voulut pas en sortir les mains vides. Elle paya les livres de sa poche – mais ce n'était pas encore assez ; alors elle pilla la petite boîte chinoise, la pilla avec bonheur, avec un soulagement simple, enfantin – et il en fut toujours ainsi. Elle grandit, vécut assez heureuse et eut de nombreux livres.

CHER PATRIARCHE

Il était une fois un jeune journaliste qui, cueilli comme un bouton d'or à la sortie des grandes écoles, venait d'être embauché par une revue célèbre. Ne regardant pas à l'étiquette, il avait pris ce qu'on lui offrait, persuadé qu'il saurait frayer sa pensée dans le sillage étroit de la presse.

Il commença par rédiger des articles de seconde zone, comme on apprend à lasser ses souliers. Un collègue, assis en face de lui, avait droit à deux pages pleines ; il y parlait de progrès, de « sens de l'histoire », de la société « qui avance et qui monte », puis regardait le jeune journaliste avec étonnement quand ce dernier lui demandait : *et qui doit servir d'escalier ?* L'autre répondit simplement que ses textes épousaient les mouvements les plus avancés de la société. A quoi notre jeune journaliste objecta : « Avancés jusqu'à quelle époque ? » Nouveau silence. Alors notre jeune homme haussa les épaules et conclut : « Vous savez, la mode se démode vite. » Son collègue, qui était aussi bonhomme dans la vie que prétentieux dans ses articles, lui tapota alors la tête avec une liasse de feuilles roulées en bâton, et sonna le glas de la conversation : « Eh oui, les journaux, c'est de la glaise ; mais on s'y fait. »

Notre jeune apprenti se sentit tout malheureux lors de la première réunion hebdomadaire. Il fallait décider du contenu de la prochaine publication. Tout le monde se mit à parler à la fois : « Faut-il donner un point de vue différent de celui du *Républicain* ? Qu'a écrit *L'Envergure* à ce sujet ? Comment *Rebellion* abordera-t-il le problème ? » Et l'on comparait, on misait sur la pensée de la semaine, celle qui, chic à mettre en couverture, donnerait de gentilles secousses. Enfin, on copia *Rebellion* qui avait copié *Le Républicain*, qui pillait de plus en plus *L'Envergure*, qui avait lui-même élaboré sa pensée au contact des sondages d'opinion, des appartements bourgeois et des courants d'airs. Le jeune journaliste sortit de la réunion comme on sort d'une chambre de malade hantée par la grippe. Il se jura de préserver son indépendance, et de calfeutrer ses idées en attendant.

Il attendit. Les mois passèrent, il fut un tâcheron glorieux et gagna l'estime de ses collègues. Sa tête inoffensive et ronde, mais jetant de temps à autre de curieuses saillies, suscita la curiosité comme une boîe à mystère. On lui permit de s'atteler à des sujets estampillés « brûlants, actuels et décupants » (c'était la quasi-devise du journal). Il était si heureux qu'il explosa sur le papier, livrant avec toute la pureté de son âme ses indignations et ses objections. Quand il rendit sa copie, il ne douta pas une seconde qu'on le féliciterait d'être un bon remède.

Le surlendemain, il fut appelé dans le bureau du directeur. Plusieurs personnes y siégeaient aussi, et le regardaient avec d'infinitésimaux tics nerveux. Très sensible aux ondes négatives, il lui sembla pénétrer dans une chambre percée par tous les vents. Le directeur le fit asseoir cordialement et prit la parole :

« Monsieur, je crains qu'il n'y ait un malentendu entre vous et nous. Vous n'êtes pas du tout dans notre ligne éditoriale.

– Peut-être, et je m'en excuse humblement, mais n'est-ce pas mieux ainsi ? Le but de la presse est d'informer les lecteurs de la vérité et de les faire réfléchir. C'est ce que je fais en vous contredisant.

– Je vous remercie, jeune homme, reprit le directeur en retenant un sourire, mais pour cela je vous proposerais de choisir un autre sujet.

– Qu'est-ce qu'il a mon sujet ?

– Il a que vous faites preuve d'une incroyable dureté envers les homosexuels.

– C'est étonnant, je suis homosexuel » osa le jeune journaliste, en rougissant un peu.

Le directeur resta deux secondes stupéfait, puis reprit cliniquement :

« D'où les cas assez fréquents d'homophobie chez les homosexuels eux-même. Vous dites dans votre article qu'il n'y a aucune légitimité pour un couple gay ou lesbien à avoir un enfant, que c'est de la pure manipulation. Vous rendez-vous compte ?

– De quoi ?

– Vous êtes jeune. Vous parlez de choses mais vous n'en savez rien. Vous verrez plus tard, quand vous aurez envie d'avoir des enfants.

– Je ne crois pas que j'en aurai envie, je suis orphelin.

– ... ?

– Je veux dire que je sais de quoi je parle. J'ai envie de vomir quand j'apprends qu'un enfant n'aura pas de père ou de mère. C'est ça l'injustice. Et être humain c'est avoir une capacité de rejet. Malheureux ceux qui ont la vie facile et qui vomissent au compte-goutte, comme des éponges ! »

Les collègues présents réagirent vivement à ces propos, d'abord par un silence brouillon – puis en hasardant des phrases contraintes, gênées comme des demoiselles mises à nu. Le jeune homme n'écoutait plus grand chose aux mêlées de mots qui s'embrouillaient dans la pièce. Il épiait une quinquagénaire élégante qui, seule, se tenait silencieuse, le bras serti de bracelets, en le couvant d'un sourire tendre.

Enfin on l'emmena dans une pièce à part. On lui fit boire une tisane, qui le rassérêna ; on lui glissa un léger somnifère sur la langue, et, tandis qu'il divaguait délicieusement, on le fit asseoir, tout en ligotant avec civilité ses bras et ses jambes ; on lui murmura des mots d'encouragement ; puis, tout fit silence. Soudain, une violente détonation lui rejeta la tête en arrière. Ses poils se hérissèrent sur tout le corps. Le dédicé recommença, et il se trouva propulsé vers l'avant. Le cœur lui battait jusqu'aux larmes, il allait hurler au secours quand la lumière fut rallumée ; on le déligota, on s'excusa pour l'électrochoc, on lui repassa une tisane et notre jeune homme rentra chez lui, raccompagné en taxi, avec dix jours de congé en poche.

Cette terrible séance avait mis son corps sens dessus-dessous. Il attrapa une grippe qui l'obligea à garder le lit une semaine durant. Comme le repos forcé l'ennuyait depuis qu'il avait vu le jour, il promena son bras sur les rayons de sa bibliothèque, qui était pour moitié composée de livres du dix-huitième siècle. Cette époque était sa grande passion. Il avait rendu un de ses galants jaloux en lui parlant des heures de Casanova ; et surtout il était amoureux de Voltaire (il avait l'art de ces amours à retardement, programmé à des siècles d'écart, ou voués à l'évaporation) dont il contemplait quotidiennement les portraits. Notre apprenti adorait la statue du patriarche assis, drapé avec sa tête à bandeau si tendrement malicieuse, une vraie tête de papy. « O toi qui a souffert pour ton indépendance, dis-moi comment faire face à tous ces gens qui vendraient la vérité contre une étiquette flatteuse ! », déclama-t-il entre ses dents. Il commençait à relire l'hilarant *Pauvre Diable* de son écrivain préféré, quand une montée de fièvre l'obligea à caler sa tête sur l'oreiller. Un voile couvrit son regard ; les planches de l'étagère tournèrent sous ses yeux, et se confondirent avec le plafond ; il tomba entre les paumes du sommeil.

Quand il se réveilla, il posa instinctivement sa main sur ce qui devait être le bois de sa bibliothèque. Celui-ci lui parut étrange au toucher. Il ouvrit les yeux et s'aperçut qu'il avait le nez contre le dossier d'un long fauteuil brodé de fines fleurs. Il bondit sur le sol et contempla, éberlué, les murs bleu et or et le lit coiffé d'un long dais. Une voix s'épulcrale, et la silhouette dégingandé d'un homme en habit Régence, la perruque couverte

d'un curieux bonnet pointu en forme de chaussette, l'auraient bouleversé s'il ne s'était senti, au plus profond de lui-même, comme bercé de quiétude. L'homme décharné le fixait avec des yeux pleins d'éclat et de feu.

« Bonjour, dit l'apprenti journaliste, d'une voix presque enfantine.

– Bonjour, reprit Voltaire, avec un air amusé. Est-ce vous qui n'arrêtez pas de me poursuivre dans mon sommeil ?

– Vous rêvez donc ?

– Parfois ; mais ce sont des sottises dont on ne fait plus usage, même chez un vieux mourant comme moi. Est-ce ma figure qui vous fait ainsi trembler ?

– C'est que... On ne vous rencontre pas tous les jours.

– Et je n'ai pas tous les jours l'honneur de recevoir dans ma caverne un homme du vingt-et-unième siècle. Je suis heureux de voir que nous nous comprenons.

– Comment savez-vous pour mon époque ?

– Un homme en noir est venu me prévenir... Je l'ai pris pour un Jésuite, je m'en suis moqué. Au fait, êtes-vous venu pour que je vous parle ou pour me parler ?

– C'est déjà beaucoup de pouvoir vous entendre », dit notre jeune homme en rougissant.

Satisfait d'une révérence si naturelle et si à propos, Voltaire considéra le garçon avec l'air bienveillant et paternel qu'il aimait poser sur ses protégés.

« Je suppose que vous écrivez ? s'enquit-il.

– Non, hélas, je me contente de vous lire avec admiration et désespoir, car je ne pourrai jamais rire de mes contemporains comme vous avez su rire des vôtres.

– Mais vos contemporains sont-ils drôles ?

– Oh ça par exemple ! J'ai un pénible passé, j'ai souvent été malheureux dans le peu de famille qui me restait, et je travaille avec des gens qui trouvent formidable qu'il y ait des familles aussi défaites que la mienne ; d'ailleurs ils m'attachent si j'affirme le contraire.

– Alors oui, ils sont drôles. Disent-ils ces choses sérieusement, prennent-ils, comme Jean-Jacques, des airs prophétiques ?

– Oui ! » s'exclama le jeune homme avec enthousiasme, et le rire jaillit enfin de sa gorge.

Le curieux philosophe n'hésitait guère à poser les questions qui lui montaient aux lèvres :

« Mais au fait, quel est votre passé ?

– Je n'ai pas envie d'en parler ! J'aurais trop honte pour moi-même et

pour mon siècle.

– Ah-ah ! Eh bien quand ces marauds-là vous persécuteront, vous adopterez la même attitude : *Je n'ai pas envie de vous parler ! Vous êtes la honte de notre siècle !* tonitrua Voltaire d'un ton déclamatoire, en roulant les r et en faisant sonner toutes les lettres.

– Je pensais que vous me conseilleriez plutôt : « avancer en ricanant sur le chemin de la vérité... »

– Non, cela, c'est une phrase que vos collégiens apprendront, mais pour vous... Vous me paraissez souffrir assez pour trouver matière à rire dans la singulière nature humaine ; mais il vous manque surtout d'avoir confiance en vos talents. Le meilleur atout des hommes de lettres. »

Un voile subtil obscurcissait peu à peu la pièce. Pris de panique, le jeune homme quémanda d'une voix triviale :

« Monsieur de Voltaire ! S'il vous plaît, un autographe.

– Autographe ? Qu'est-ce que ça ?

– Un petit mot, sur la première page d'un de vos livres...

– Tenez mon fils, fit prestement le philosophe, prenant d'une main sèche sa longue plume d'oie, griffonnant quelques lettres, puis tendant au garçon un volume relié en maroquin.

– Merci de tout cœur, papa », répondit notre héros avec effusion ; et, avant d'avoir pu demander à son idole ce qu'il devait faire de lui-même, il bascula dans un profond sommeil.

Quand il se réveilla dans son modeste studio, la grippe ne l'accaparait plus guère. Il chercha de tous côtés le livre relié en maroquin, et fut horriblement déçu de ne rien trouver. N'avait-il fait qu'un rêve de plus ? Il se leva, déçu et dédaigné jusque dans ses désirs les plus secrets. Les larmes lui montèrent aux yeux ; mais une sourde colère les lui fit refouler : il décida de prouver aux sanglots qu'il leur tiendrait la bride à son tour. Pour raconter son beau rêve, il ouvrit un cahier vierge, et fixa des yeux la page de titre. Et puis, curieusement, ce fut presque tout. Il referma le carnet, n'ayant écrit sur la première page qu'une devise en deux mots : *Ne daigne.*

L'ECHO

« Narcisse, fit le moraliste, est mort de n'avoir pas su se donner.

– Non, objecta le psychologue, il est mort d'avoir pris son reflet pour un corps. »

Les deux hommes se promenaient dans un jardin cerné d'un vaste bois ; une source ondulait au pied d'arbres emmitoufflés dans un feuillage dense, et un tendre gazon courait sous leurs regards songeurs. Sur le chemin, ils avaient croisé une fleur habillée de blanc ; penchée au dessus d'une flaque, elle semblait se contempler, et c'était en effet une Narcisse ; alors les deux hommes, qui ne pouvaient jamais jouir de la nature sans la parer d'idées, se souvinrent qu'ils avaient écrit une thèse, et que le narcissisme se promenait dedans.

Ils en débattirent une demi-heure, sans jamais tomber d'accord, sauf sur un point :

« C'est, fit le moraliste, une légende. Les hommes l'ont inventée pour donner un frein à leurs propres désirs ; et la conclusion qui découle de la mort du héros est plus qu'évidente.

– Narcisse ou Echo, compléta le psychologue, sont des inventions qui parlent vrai : elles ont jailli de l'inconscient des hommes comme une chose qu'ils avaient déjà en eux-mêmes ; et c'est ce qui confère à cette histoire une portée *symbolique*. »

C'est alors qu'ils croisèrent un bossu ; le pauvre petit vieux, avec ses traits irréguliers, ses membres difformes et sa mâchoire déchaussée, était à lui seul un paysage baroque. « Je sais, articula-t-il péniblement, que vous vous trompez. Narcisse a existé J'ai entendu son amoureuse se lamenter sur son triste sort. » Il passa son chemin sans plus les regarder, et s'en alla en claudiquant.

Le moraliste, ébahi, d'évisagea son compagnon, et éclata de rire : « Je crois, monsieur, que voilà pour vous un sujet intéressant ; vous devriez nous psychanalyser ce bossu mythomane ! »

Ils poursuivirent leur promenade sans plus songer au vieux fou, mais ils étaient las de réfléchir. Alors, afin de se distraire, ils se racontèrent l'histoire de Narcisse :

Les temps immémoriaux connaissaient Narcisse comme la plus belle créature formée par les dieux. Il avait des cheveux auburn et des yeux d'un bleu intense. Sa taille haute et sa prestance lui donnaient un air très protecteur. Toute personne débordante de santé eût voulu faire l'amour avec lui ; tout être rachitique, orphelin, dépressif, eût réclamé son affection. Les hommes et les femmes mouraient de langueur pour lui ; mais Narcisse portait comme une légère traîne de mariée l'immense cortège de souffrances qu'il drainait dans les rues de sa ville natale.

On a beaucoup fabulé sur les précautions que les gens de l'époque auraient prises pour empêcher Narcisse de se contempler : les miroirs jouissaient en fait d'une parfaite liberté. Le jeune homme ne les aimait, ni ne s'y dérobaît : il ne les voyait pas. Sa vie, ramassée en lui-même, n'avait pas besoin d'intermédiaire. Et personne ne lui reprochait ce détachement : car Narcisse était une religion.

Narcisse n'a pas laissé de chronique de sa vie, mais moult hagiographies rapportent ces faits et gestes. On sait ainsi qu'il avait coutume de se promener nu certains jours de l'année. Jusqu'à présent, seuls des fous, vite tancés, s'attribuaient ce privilège ; mais Narcisse était Narcisse, c'est à dire une belle bulle de désirs, et il obtint sans peine auprès de la préfecture ce qu'il estimait être son bon droit. Il fut le premier nu légitime.

On rapporte également qu'il avait des idées très tranchées sur la nature. Un jour, entouré de sa cour, il leva la tête vers une branche basse où quelques volatiles avaient eu l'imprudence de construire leur nid. La mère oiselle, fourré, couvait ses petits. Quand le père arriva, le bec chargé de nourritures, Narcisse entra en fureur. Il assomma l'oiseau d'un jet de pierre, secoua l'arbre, arracha la mère du nid et laissa les petits déplumés en criant : « Vous voilà libres ! » Ce spectacle, que notre sensibilité moderne devrait normalement trouver affreux, ne choqua guère ceux qui eurent l'honneur d'y assister ; car Narcisse était une mode, et la mode était descendue dans leur cœur.

Un document, peut-être apocryphe, affirme que le jeune homme était insatiable : chaque matin, il lui fallait, pour se lever, réaliser un nouveau

désir. Il pressait ses domestiques de lui répondre oui, et, en cas d'hésitation, devenait intraitable. « Quoi, rageait-il, je n'ai pas le droit de faire ce que j'ai envie, comme si je pouvais causer le moindre mal ! Les journaux sauront quoi penser de vous, ma petite dame, et vous êtes limogée dès ce soir. Quoi ! Me discriminer, me censurer, au nom de quel ordre des choses ? » Si la scène s'était déroulée en pleine nuit, chaque ombre lui eût fait craindre un revenant, et le ciel eût semblé scintiller d'ennemis. Mais les doigts brûlants du jour le jetaient hors du lit ; et il allait réclamer, haranguer, demander son bonheur jusqu'à ce que le monde entier le lui accorde d'une main coupable.

Narcisse ignorait jusqu'à l'existence d'une toute jeune fille nommée Echo, qui vivait à quelques rues de lui. Cette enfant n'avait pas de plus grand plaisir dans la vie que de regarder le jeune homme passer devant son jardin. S'il faut classer les admirateurs de Narcisse en deux catégories, ceux qui ont soif de volupté et ceux qui quêtent l'affection d'un maître, alors Echo était de la deuxième. Elle dégageait une grande impression de fragilité. C'était de la peau cousue sur du verre. La vie l'avait frappée trop tôt ; et elle en était venue à croire que si Narcisse ne l'aimait pas un peu, ne lui faisait pas aumône d'amitié, eh bien tout serait dit, elle n'aurait qu'à mourir...

Un jour enfin, elle osa s'acheminer vers lui. Elle se sentait si tendue, si angoissée, qu'il lui fallait répéter : *ce n'est pas possible, ce n'est pas possible*, pour avoir la force de continuer sa route. Quand elle arriva à hauteur de Narcisse, elle leva les yeux, esquissa un sourire tremblant ; et lui l'ignora comme si elle eût été une feuille tombée d'un arbre.

« Vous ne m'avez pas dit bonjour ! »

Ce fut jeté d'un ton aigre, acéré, presque autoritaire. La jeune fille sursauta. A qui était cette voix, jaillie là et ces mots, tombés de lèvres si peu faites pour les prononcer ? Était-ce vraiment la sienne ?

Elle se retourna, et vit que Narcisse la contemplait. Son regard exprimait une intense surprise. Ce n'était pas la surprise quotidienne d'un visage quotidien. Il y avait dans les yeux de Narcisse un temps d'arrêt, d'absence, de vacillement, et le désarroi lui montait au cœur de ne pas comprendre. Sans rien voir, Echo jeta entre ses bras un bouquet de fleurs blanches. « C'est pour vous. » Et ils ne se dirent rien.

Alors – même si tout devait se jouer-là même si elle devait en mourir – elle se précipita sur lui et l'enlaça. Narcisse n'eut que le temps de reprendre son masque ; il lui hurla de *dégager*, et la frappa. Décidément elle l'avait dérangé. Elle lui avait fait peur, peut-être ! Harpie.

La légende raconte qu'alors, Echo cessa d'avoir la moindre pensée

pour elle-même. Elle se mit à errer dans les rues, répétant ce qu'elle entendait dire par les passants, imitant intonations et accents à la perfection, se perdant et s'oubliant dans les voix des autres, et changeant de peau comme de robe, comme si, de la vie, elle ne pouvait aimer que la circonférence. Narcisse passa peut-être près d'elle, mais ne la reconnut pas : car il ne voyait pas la souffrance.

« C'est, coupa le psychologue, un exemple parfait de forclusion avant la lettre. Le choc émotionnel a été trop fort, et le moi fracassé a retrouvé sa tranquillité dans la psychose. »

Narcisse n'avait pas apprécié que la jeune fille lui touchât la peau. Il en gardait l'empreinte invisible, mais plus troublante pour lui qu'un bouton de moustique, et alla à la rivière dans l'espoir de s'en purifier. Il se pencha au-dessus de la source qui, ce jour-là, rendait un éclat d'une intense pureté ; la rive d'en face s'y reflétait tout entière, avec les mêmes coloris et les mêmes mesures. Narcisse se pencha et vit un magnifique adolescent aux prunelles bleues : il sut que c'était lui, et on a tort d'avoir cru le contraire. Il était déjà passé devant tant et tant de glaces !

Ce n'est pas un miroir qui perdit Narcisse, car un objet imposé par les hommes n'eut jamais opéré sur lui ; ce fut l'eau, enjolivée par la lumière du jour, et le doux filet de la rivière, qui venait rider, l'espace d'un souffle, le portrait lisse du jeune homme. Et ce n'était pas tant le visage révélé par l'eau que le bercement du monde qui perçait, ça et là, dans la danse des éphémères, et le remuement liquide, chantonnant, de la source. Ce visage, que la beauté rendait autrefois immobile, apparut vulnérable à Narcisse, fendillé par le vent, coloré de soleil – entouré. Et Narcisse ne put se défaire de cette image qui fuyait, de cette beauté assourdissante, écartelé par la lumière et les éléments. Sans songer à rien, comme on tombe dans un rêve, il se pencha plus loin, plus bas, pour se sauver – se souvenir du Narcisse d'autrefois, seul et jouant avec toute la palette des désirs humains. Son pied glissa et son genou heurta une pierre dure comme un mauvais réveil. Son corps fit un plat contre les flots.

« C'est tout de même, interrompit le moraliste en claquant des mains, une histoire parlante. Cela me touche, et m'indigne. C'est dommage qu'on n'enseigne plus la mythologie grecque dans les écoles. Les Grecs ont dressé le catalogue de tout ce qu'il ne faut pas faire. »

Les deux hommes arrivèrent au bord d'une falaise, et contemplèrent le paysage. Les roches se perdaient sous les arbres, et un champ de fleurs

blanches, arrosé de soleil, couvrait la plaine d'un tapis mousseux. Plus énoûstillés que s'ils étaient retombés en enfance, ces messieurs se mirent à crier, dans l'espoir que l'écho leur répondrait ; et leur propre voix, amplifiée, leur revint comme si les mots rebondissaient sur un miroir. Le psychologue cria : « Eh, pourquoi ne pas planter un champ de roses ? », et l'écho chanta : « ...de roses ...de roses... » Le moraliste demanda s'il ferait beau demain ; les montagnes lui répondirent : « ...demain... demain... » L'un des deux hommes, s'avançant un peu, hurla puérilement : « Perroquet, que penses-tu des Narcisses ? »

Un long silence suivit son appel. L'écho s'était tu.

« Quand je vous le disais ! » lança une voix derrière eux.

Ils se retournèrent, et aperçurent le petit bossu, qui, déjà s'enfonçait dans le chemin sans dire mot. Son corps chétif et boiteux semblait tanguer comme une barque.

« Narcisse ! » cria le moraliste surpris. L'écho ne répondit rien, mais le vent commença à gémir. Était-ce tout à fait le vent ? Son chant lugubre s'éleva au-dessus des roches, et il était si étrange, si humain, qu'on aurait dit la plainte d'une enfant.

J'IRAI DANSER SUR VOS RUINES

Heureux Permuta ! Elaboré par des médecins, il fut le premier à être l'homme d'une nouvelle race – le mot était alors interdit, mais n'est-ce pas, au fond, la même interrogation anxieuse qui se cache derrière un mot et son oubli ? –, cet homme dont on veut bien pour la philosophie, à condition de n'en être pas soi-même. De nombreuses générations avaient involontairement œuvré pour parvenir à ce résultat : des collections entières de bédés mis en chantier au sein de scintillants laboratoires, des paquets de semi-orphelins ou d'orphelins complets, des sachets de poudre humaine ; autant d'ustensiles projetés contre l'infâme barrière de la différence sexuelle. Car Permuta, bien que programmé pour être long d'un mètre-quatre-vingt-dix, et agréable à l'œil, n'avait ni antécédent ni parties génitales. Cette expression indélicate écorche ma plume ; mais elle était alors à la une de tous les journaux où la pudeur et l'intimité subissaient de plus violents assauts. Pauvre Permuta, qui te demandait ton avis pour révéler ces choses-là ? Tu avais mieux à faire : sorti de ton bocal, apprendre à supporter la lumière, comme tous les bédés ; apprendre à marcher, et même à t'exprimer, car nul n'osait alors supposer que tu pourrais un jour jurer contre les hommes.

Permuta n'avait que les parents qu'on voulait bien lui accorder. Quand il fut placé chez une nourrice, le monde entier s'attendrit de voir le poupard pompant avidement la mamelle de sa mère adoptive. Cet émouvant spectacle était repris en images, en cadence, en publicités, en livraisons journalistiques édifiantes et diverses, dans le style un peu larmoyant de cette époque-là. Je ne sais si les foules assoiffées prièrent vraiment ce spectacle ; mais ceux qui en faisaient l'apologie respiraient le contentement de soi.

L'enfance de Permuta se déroula sous un ciel bleu, car l'enfance sait colorer jusqu'aux nuages qui pourraient l'encombrer. Il vivait dans une cité convenable, récemment construite, où ouvriers, employés, Arabes et foyers

divorcés faisaient leur nid. De son balcon, il aimait admirer ces larges blocs de quatre à dix étages, tantôt roses, tantôt pêche, ou jaune, ou beige crème, ou orange ; ces terrasses qui saillaient, ces toits irréguliers couverts d'ardoises marron. Son regard embrassait la petite allée de briques rouges et le mince espace d'herbe d'où il revenait, chaque dimanche, le ballon rond embaumé de merdes de chien, après avoir joué avec les petits camarades du quartier. Permuta appelait cet espace « la cité aux mille couleurs ». Il adorait y flâner, solitaire, imaginant que celle-ci était un vaste corps, telle esplanade claire un poumon, telle allée une veine, et lui un globule blanc.

Un après-midi de ses dix ans, quand aucune question ne l'effleurait encore, il croisa au-bas de l'escalier un homme au menton sévère et aux cheveux dépenaillés. Il eut un recul d'effroi : l'escalier, sombre, lugubre, pitoyablement éclairé, était bien le seul espace sur lequel son enfance n'avait jamais pu tracer un coup de pinceau. L'homme, encore assez jeune, était l'intellectuel de l'immeuble : il passait son temps à ergoter contre des idées et des phénomènes de société avec une rage si obsessionnelle qu'elle invitait aux lectures autobiographiques. Je dis « ergoter », non parce que je ne partage pas les opinions de cet homme, mais parce que, aux yeux des autres, il radotait bel et bien : les intellectuels étaient à mille lieux de sa vision des choses, et les gens du quartier trouvaient qu'elle était l'évidence même – une fois ces idées dites, pourquoi les remanier cent fois, et avec tant de mots de cinq syllabes, incongrus comme des serre-têtes sur un porte-manteau ? – Nonobstant ceux qui pourraient le croiser, notre homme chantait entre ses dents :

Ah ça ira, ça ira, ça ira
Les bourgeois branchés à la lanterne !
Ah ça ira, ça ira, ça ira
Les bobos pénaux on les pendra !

Permuta ne sut que lui dire, excepté bonsoir.

L'intellectuel semblait apprécier notre personnage : peut-être, sous cette paupière encore lisse, devinait-il des affaissements à venir. Il savait que l'enfant, bientôt trop grand, trop autonome pour intéresser les médias, et supplanté par d'autres Permuta plus sophistiqués, était sans mémoire, sans origine, sans réelle famille – pulvérisé de l'intérieur. Il demanda à la mère nourricière de l'enfant s'il pouvait lui donner des cours de soutien scolaire. L'accord reçu, il entreprit alors de former le gamin à l'outil féroce du langage.

La première étape, ce fut l'approfondissement des cours d'histoire, souvent interrompus par le sonore : « A quoi ça sert ? » de Permuta. « Ca ne

sert à rien ! Tout doit-il servir à quelque chose ? » r étorquait froidement son professeur. Ou bien, les jours où il estimait l'enfant plus capable : «L'histoire, ça sert à se connaître, à être critique. » – «Mais je suis critique ! » se défendait Permuta, l'adolescence pointant du nez entre deux syllabes.

La deuxième étape, ce fut la rédaction. Dis ce que tu éprouves. Mais éprouves-tu quelque chose ? Seul plaisait à Permuta l'espace où il avait posé ses racines adh étives : le carr é de son balcon, le petit camion sur lequel il avait roul é enfant, les mille couleurs de la cité Dis ce que tu éprouves. Il fallait le laisser tourner autour de ces mêmes couleurs, de ces mêmes cailloux, le forcer à les épuisier, creuser ces impressions jusqu'à leur faire perdre leur mystère. Dégôût. Il n'y a pas à dire, songea l'intellectuel, le monde de Permuta est un tissu de sensations étroites.

Cet apprentissage hasardeux ne put cependant arrêter le battement impérieux du temps. L'adolescence fait souvent davantage de plis sur un terrain lisse que les mots les plus bouleversants. On eût voulu préparer davantage Permuta à ce face-à-face... Sa taille future avait beau avoir été programmée, la date de son entrée en adolescence échappait encore à la science. Cette étape a d'ailleurs été soigneusement gommée dans les archives qui relatent la vie de Permuta ; aussi vais-je m'efforcer de la retranscrire.

Lors d'une soirée passée avec des voisins, il s'occupa d'une petite fille qui le pressait de jouer avec lui : autoritaire, capricieuse, elle s'était roulée par terre pour pouvoir amener *chez les gens* sa pâte à modeler, son petit four en plastique, ses assiettes miniatures. Ainsi faisait-elle de faux gâteaux avec de la pâte verte, rose et jaune, dont l'harmonie primaire fascinait Permuta. Il regarda longuement ses petites mains compresser la matière ; l'air de maestria avec lequel elle façonnait la pâte, la mettait au four, faisait mine de la manger, avant de l'écrabouiller, était pour lui un spectacle pathétique. Une grande tristesse, comme ext érieure à lui, le pénétra. Quand la midinette, ponctuant son défilé d'assiettes d'exclamations publicitaires, lui proposa de se mettre à table, il fut écorché, et pleura. Telle fut l'entrée en adolescence de Permuta.

Il ne devait jamais avoir de chagrin d'amour, et c'est ainsi qu'il devint un grand chagrin pour lui-même. Il avait certes honte de *n'en avoir pas*, mais cette élégance-là était peu de choses face aux sentiments qui le fuyaient. L'explosion d'un immeuble n'aurait fait que des vaguelettes dans son âme : comme si la vie, pos ée en dehors de lui comme un vase sur une table, mettait des heures à lui délivrer ses messages. Il entendit dire qu'un homme lui avait

donné ses gènes, et, poussé par une force obscure, entama une démarche : il fut débouté de sa demande. Rebondissant ailleurs, il voulut se mêler de faire la cour à une femme, et crut périr d'ennui. Il essaya alors de réussir ses études, et y parvint, succès qui laissa en lui une grande traînée d'amertume, comme si la besogne, une fois accomplie, ne portait plus sa belle part de rêve. Enfin il trouva du travail : à la fin du mois, son humeur effectuait une légère courbe ; il éprouvait quelque excitation à se savoir augmenté en salaire, car c'était ainsi, disait-il, qu'il convertissait du néant en or.

Dieu, qui est encore à redécouvrir, et qui a parfois pitié des hommes, alla alors le chercher, et lui rendit une parcelle de vie. On raconte que Permuta devint moine à trente ans grâce à la reconnaissance qu'il avait pour l'humanité. Je gagerai hélas le contraire ; mais les faits sont là irréfutables : c'est dans l'extase religieuse que s'épanouit la vie édifiante du premier être psychologiquement modifié de notre histoire.

PÂLE EFFROI

Les grandes vacances s'annonçaient déjà et le soleil calcinait la campagne d'Ile-de-France. Une voiture s'arrêta devant la grille d'une maison située un peu en retrait du village. C'était la demeure d'Aurore Lantenac, écrivain brillant mais confidentiel, cœur aigri mais grande dame, et qui avait coutume d'éblouir la population locale, en promenant sa quarantaine élégante dans des robes serrées, noires, rehaussées d'un duvet de fourrure.

Une jeune femme poussa la grille de la maison, et, suivie de son mari, pénétra dans un large jardin gâté par les mauvaises herbes et les broussailles. « Elle n'a jamais beaucoup aimé les jardins, murmura la visiteuse, mais ça n'a pas l'air de s'être arrangé avec le temps...

– Je suppose qu'elle avait des formules magnifiques en réserve, au sujet des jardins, enchaîna le mari, sarcastique. Ne disait-elle pas... qu'elle les laissait pourrir en bas pour mieux les embaumer dans ses livres ?

– Non, elle disait ça des gens qui la décevaient. Et j'ai peur d'en avoir fait partie...

– Elle a peut-être composé un roman rageur contre toi, mon Adeline. Déjà qu'elle ne répond pas à tes lettres... Tu tiens *vraiment* à remettre les pieds ici ? »

Sans daigner répondre, Adeline s'avança vers la silhouette massive de la maison. Une déception l'attendait : les fenêtres en étaient condamnées. Ainsi cela pouvait mourir, une maison où on l'avait éduquée, et où elle avait appris à naître... Son mari marcha jusqu'au perron. La porte semblait lourde et la peinture écaillée. C'était un avis de départ. Il n'y avait rien à faire là. Mais Adeline voulut frapper. Elle s'entêta à cogner contre la porte, à marteler le silence de ses coups. Ce geste agaça son mari : « Quand on te dit non, il faut toujours que tu réclames oui. Bê é ! Je t'en écrirai des romans, et plus beaux que ceux de Lantenac – qui n'a jamais eu de prix littéraire.

– Tais-toi, rétorqua sèchement la jeune femme. C'est seulement en

lisant ces livres maintenant que je comprends à quel point ils étaient bons. Mais je ne faisais pas attention, alors... Aurore m'a dit une dernière histoire... Je ne crois pas qu'elle l'ait publiée... Je voudrais savoir... »

Les deux époux s'échauffaient, quand la chute brutale d'un objet les fit sursauter. C'était à l'intérieur de la maison, tout près. On remuait derrière la porte ; et le bruit d'une clef tournée dans la serrure ébranla leurs nerfs comme le frottement strident d'un ongle sur un tableau noir.

La porte s'ouvrit, et une étrange figure se dessina dans l'entrebâillement. C'était le visage, noble et marqué, d'une femme de cinquante ans peut-être, à la peau pâle et aux yeux de poussière. Ses mains, étonnement fripées comme de vieux linges, tremblaient.

« Bonjour, Aurore », fit Adeline avec une amabilité compulsive.

La femme ne répondit pas, et fixa un regard plein de sévère lassitude sur le jeune mari.

« Oh, excuse-moi ! s'empressa Adeline. C'est mon mari. Je t'ai parlé de lui dans ma dernière lettre. Eh bien, tu vois, je suis marié. Et... je venais ici pour te le présenter, et pour que tu saches, après... cinq ans de séparation, ce que j'étais devenue.

– C'est une bonne nouvelle », répondit lentement Aurore, avec ce ton d'ironie élégante que son amie lui connaissait bien. Or, quand Aurore ironisait, les choses allaient très mal. Elle jouait avec les mots pour ne pas vous planter des clous dans les nerfs. Ses yeux brillaient de douleur, et un faible sourire était accroché à ses lèvres blanches.

Néanmoins, elle ouvrit grand la porte, et cria d'une voix aigre : « Bon ! Vous entrez ? »

La maison puait, et les volets fermés figeaient chaque pièce dans une nuit permanente.

Le mari semblait stupéfait. Il se tourna vers sa femme et l'interrogea du regard ; mais Adeline était comme une petite fille perdue, ensorcelée par l'objet de sa frayeur.

Aurore s'assit, sans rien demander à ses invités ; puis, regardant Adeline :

« Moi aussi, j'ai quelque chose à te dire.

– Ah ! Vas-y... Je t'écoute et nous parlerons, car j'ai tant à te raconter et je voulais m'excuser pour... »

L'écrivain sortit de son tiroir une pochette racornie, et la plaqua impérieusement sur la table :

« Ca ! g émit-elle en désignant le papier.

– Oui, Aurore ? »

Elle se leva et glissa la pochette entre les mains de la jeune épouse, les narines frémissant de gaieté

« A ton avis, qu'est-ce que c'est ? »

– C'est ton dernier manuscrit. Je serais si heureuse de le lire...

– Depuis quand t'intéresses-tu à la littérature ?

– Depuis que tu me l'as enseignée...

– Ma pauvre, tu n'as jamais rien su. Tu n'as jamais été fichue de me lire. Allez, vilaine, je le sais, que tu es mariée ! Tiens ! Ce n'est pas mon manuscrit, ce sont les lettres dont tu m'encombres depuis des années. Je te les rends. Je m'en fous, que tu sois mariée ou pas. Allez, sors d'ici, dégage mon plancher. »

Elle eut un rire frais, anémié de convalescente. Le mari, bouleversé de colère, s'empara de la pochette, et la jeta au nez d'Aurore. Celle-ci resta immobile, les yeux grand ouverts, la bouche stupide ; puis, d'un geste délicat, elle ramena en arrière les mèches éparses de ses cheveux. Elle cracha, et un long fil de salive perla sur son menton.

« Allez, on se casse ! » cria le mari en tirant brutalement le bras d'Adeline. Ils s'enfuirent de la maison, poursuivis jusqu'au perron par leur hôte, qui semblait d'une pâleur malade sous le soleil d'été.

Les deux époux restaient dans la voiture, consternés. Personne ne se risquait à prendre la parole – lui, par peur d'offenser ; elle, par crainte de l'être. On se mit à rouler, les doigts à peine tremblants, en laissant malgré soi dialoguer le silence. Soudain, le mari osa :

« Je suppose qu'Aurore t'a beaucoup... déçue ? »

– Oui, balbutia Adeline, oui, répéta-t-elle, comme si elle voulait prouver son innocence. Elle n'a jamais, *jamais* été comme ça avant. Je te le jure. Je ne comprends pas ce qui s'est passé.

– Si tu veux mon avis, elle est positivement folle. »

C'était le mot qui s'imposait. Et Adeline ne comprenait pas pourquoi son amie avait autant changé. Le malheur ? Aurore avait coutume de le traiter comme un soupirent attardé qui revient cent et cent fois vous faire du charme et qu'on congédie en cas de transports trop violents. La rancune ? C'était pousser loin l'amitié que d'organiser une telle scène parce qu'Adeline était partie faire sa vie, se marier... La jeune femme rajusta la mince ceinture en coton de sa robe. C'était Aurore qui lui avait appris ce geste-là, s'aimer et prendre soin de soi jusque dans l'étoffe d'un vêtement. « Au lieu de te plaindre d'être célibataire, disait-elle à sa jeune amie, parce qu'on veut nous faire croire que le bonheur est soit dans le mariage soit dans le lupanar, enlève tes jeans fadasses, habille-toi avec élégance, c'est là que commence l'érotisme. Chaque jambe ou épaule dénudée, chaque beau vêtement sur ta peau sera la consolation d'un jour pour l'amour que tu ne

fais pas encore. »

Aurore est devenue folle. Cette intelligence tombée au baquet, dans la poussière puante d'une maison aveugle... La force de l'isolement, peut-être ? Aurore avait bien, autrefois, quelque peu fréquenté des cercles parisiens ; puis, sans dire au revoir, elle était venue s'installer en campagne, où elle avait monté sa propre imprimerie :

« Mon premier roman, disait-elle en faisant visiter à Adeline son atelier d'édition, était inspiré de faits réels. C'était une histoire de famille sur plusieurs générations, avec des filiations d'faites, des enfants nés de père inconnu, des déracinements et une longue lignée qui s'interrompait enfin, Dieu merci, par un suicide. Le livre, qui ne manquait pourtant pas d'humour, a déplu aux dévots de l'avant-garde.

– Pourquoi, il était... trop pessimiste ?

– Non seulement ; mais on ne voulait pas admettre que des problèmes de filiation puissent provoquer de tels éboulements dans l'âme humaine. Je me suis rendu compte que pour réussir il fallait rassurer les gens sur leur ouverture d'esprit : j'ai décidé d'échouer, et je suis partie. »

Adeline se remémorait. Mais ce qui revenait dans ses souvenirs, ce n'était pas tant les livres d'Aurore, qu'un timbre de voix, un balancement du corps, un repas pris ensemble. La rancune devait bien se loger là, dans un geste qui n'avait pas été accompli. Tourmentée par le souvenir de sa visite, la jeune femme finit par attribuer à cette rancune la violence de son amie, et s'inventa des fautes énormes qu'elle n'avait pas commises. Aussi, bien que son mari le lui eut défendu, prit-elle la résolution de revenir le lendemain, expier ses torts.

La demeure de l'écrivain semblait encore plus désespérément silencieuse. Les volets condamnés ne laissaient filtrer aucun rayon de vie. On avait peine à croire qu'une scène s'était déroulée là, la veille, et que la folie, ou la rage, derrière les fenêtres, martyrisait quelqu'un.

Adeline, ayant frappé à la porte, et découragée de se heurter à un silence absolu, appela : « Aurore ! C'est moi, ton amie ! Ouvre-moi, s'il te plaît ! Que nous parlions ! » Mais personne ne répondait. La jeune femme enchaîna, d'une voix suppliante, toutes sortes d'excuses insensées.

Soudain, elle entendit un grincement, et leva la tête : les volets du premier étage s'ouvraient péniblement, comme deux infirmes s'efforçant de marcher. Adeline aperçut le visage de son amie, sa peau anémiée creusée de rides légères, ses lèvres éteintes ; transportée de joie, elle s'apprêtait à pousser une exclamation affectueuse, quand elle reçut sur la tête un seau rempli d'un liquide poisseux. Tout s'infiltra sous ses vêtements. C'était de la

boue.

«Tiens, lui lan ça Aurore. Tu hurleras bien pour quelque chose ! »
Et les volets se refermèrent brutalement.

Adeline ne bougeait plus. Une telle marque de mépris, venant d'une femme qu'elle avait tant choyée, la déconcerta jusqu'aux larmes. Ses cheveux collés lui firent honte. Elle se sentit si sale qu'elle aurait voulu trouver un point d'eau, mais le soleil de juillet en avait aspiré le moindre sillon, et calcina la terre...

Hagarde, poussée par un instinct pratique qui est, parfois, la condition minimale de notre survie, elle se présenta telle quelle à la mairie, et demanda à être renseignée à propos d'une habitation de la commune. Un homme brun, élégant, déjà sur l'âge, finit par l'accueillir dans son bureau avec une politesse crispée. Elle avait tout l'air d'une citadine qui, dans une crise d'hébètement, se serait efforcée de jouer à la paysanne.

Adeline tâcha de situer l'emplacement de la demeure. Lorsque son interlocuteur l'eut compris, il la coupa avec effarement :

«Mais enfin, madame, c'est impossible ! Ne me dites pas que vous êtes entrée dans cette maison !

– Hélas si, pourquoi ?

– La commune l'a interdit. Elle est en état de délabrement.

– Mais mon amie habite dedans !

– Votre amie ? Vous plaisantez ? La maison est vide depuis deux ans.

– Mais je vous jure qu'elle est là !... et qu'elle y habite en permanence ou pas, elle se permet d'y être, d'y vivre, d'y...» bredouilla Adeline, dont la langue s'emmêlait.

L'homme brun la dévisagea étrangement ; puis il lui demanda :

«Quel est le nom de cette dame, que vous prétendez avoir vue ? »

Adeline eut une hésitation ; elle eut le sentiment pénible qu'on violait les recoins les plus chers de sa mémoire.

«Mon amie, dit-t-elle enfin, s'appelle Aurore. Aurore Lantenac. »

Son interlocuteur se leva, la priant de patienter. Au bout de cinq minutes, qui furent pour Adeline un long tourment, il revint avec un registre sous le bras, et déposa le gros classeur sur son bureau.

«Voyons ça, murmura-t-il en tournant les pages. Si vous avez besoin de pièces justificatives, nous ne serons pas en défaut. L... Lan...voilà ! Lantenac. Lantenac Aurore. »

Il montra le registre d'état civil à Adeline. Puis, la regardant bizarrement, comme si elle avait perdu la tête, il affirma :

«Vous voyez, madame. Vous ne pouvez pas l'avoir vue. Votre amie

est morte il y a deux ans. »

MEMOIRES D'UNE FEMME DESAPPOINTÉE

Quand parurent les *Mémoires* de Lisa Bernstein, la question qui revint le plus souvent dans les conversations fut la suivante : pourquoi une femme aussi jeune avait-elle entrepris de livrer sa vie au public ? C'était ne pas savoir lire : Lisa, ainsi qu'elle le démontrait – et bien que son style fût tonique à vous ressusciter les morts – avait de toute éternité senti en adulte. Elle naquit près de Nice, et sortit du ventre de sa mère comme en librairie – en créant la surprise : on faillit l'accoucher derrière un nid de lauriers roses, sur les épines odorantes de pins jonchant le sol ; elle en porta la nostalgie toute sa vie. Quand le ciel était bleu et lisse comme un carrelage passé à la serpillière, Lisa reniflait le parfum des cyprès séchant au soleil ; quand les nuages se roulaient de rage au-dessus de la ville, urinant à grand bruit et faisant battre les volets, elle aspirait l'arôme de la terre humide : ces balluchons d'odeurs la ramenaient aux premiers mois de sa vie, où elle ignorait qu'il existait des carences sans recours.

Sa mère était une femme de ménage issue d'un milieu portugais traditionnel ; elle était assez jolie, avec infiniment de simplicité et de charme. Son père était un jeune homme d'affaires qui semblait vivre en volant. Il reconnut Lisa, qui devint Bernstein, et s'établit avec sa maisonnée. Pour la famille de la mère, c'était péché suivi d'excommunications : on ne fait pas d'enfant sur le trottoir, avec un juif qui plus est. Pour Lisa, c'était sujet d'orgueil romantique ; et quand elle était en colère contre sa mère, elle aimait dire à qui voulait l'entendre qu'elle descendait à la fois des Inquisiteurs et de leurs victimes.

Pour faire amende honorable, M. Bernstein promit d'épouser civilement son épouse, et tenter de la réconcilier avec sa famille ; les affaires, qui l'appelaient de ci de là, n'avaient pas peu contribué à repousser ce défi. Le mariage était déjà annoncé quand le père de Lisa dut effectuer un dernier voyage professionnel : il prit l'avion, qui s'éleva avec, dans le moteur, d'inaudibles grognements, plana un moment, prit feu et s'écrasa sur

les Alpes. Lisa avait moins de deux ans.

Le destin relança vite les mêmes dés : la jeune veuve fit connaissance d'un ami du défunt, M. Linel, homme aussi affectueux qu'honnête. On se maria et l'on fit danser la petite Lisa dans ses bras. Les lauriers roses, les chemins crissant de cigales, les routes bordées de collines incendiées et nues comme une peau de chameau, narguant la mer, tout s'amassait dans la mémoire euphorique de l'enfant, avec la figure du ressuscité qu'elle nommait papa.

Mais pour la destinée, M. Linel n'était qu'une rallonge entre deux chaises : il s'infecta accidentellement un grain de beauté, et mourut d'un cancer foudroyant. Lisa avait quatre ans : la liste des ressuscités devait s'arrêter là.

A quatre ans, Lisa en savait donc déjà long sur la vie. Certaines personnes ne croient pas à la profondeur d'un livre écrit avec clarté ; beaucoup plus encore affirment que les chagrins se calculent en nombre de rides, ou en empilements d'années. C'est qu'ils veulent ignorer la déconcertante opacité du simple, du lisse et de l'invisible : trois qualités que Lisa incarnait. Elle était savante en malheurs – sans que les pores de son visage n'en aient jamais rien dit.

Ce qui la contraria le plus en grandissant fut l'aporie de son vocabulaire. Elle était gênée tous les jours pour exprimer avec qui elle vivait – elle ne pouvait dire qu'elle avait des parents, ces êtres marchant toujours par couple, comme les paires de ciseaux – et avec qui elle ne vivait pas – il était incongru d'avoir deux pères et de les prier tous les soirs, car Lisa croyait ferme en l'au-delà et au Messie et au Talmud. Les mots lui faisaient défaut quand, à la puberté il lui sembla être la seule au monde à ignorer les changements auxquels les autres filles devenaient sujettes. Trôner dans la solitude, secouer son éventail pour chasser les nuées d'amourettes qui faisaient tout l'intérêt du collègue : tel semblait, en ligne droite, le problématique destin de Lisa.

Elle se demandait si le cœur n'était pas une pièce pathologiquement manquante de sa composition, quand, à seize ans, elle tomba amoureuse de M. Spitz, avocat du quartier, qui avait un appartement au troisième étage dans un boulevard en pente, et son nom sur une plaque dorée. Il était fort charismatique et bouleversa Lisa en défendant oralement des principes aussi attaqués que l'amour, le respect, la tolérance, et autres vertus des tranchées. Sa propension à jouer systématiquement dans le camp du bien et de l'humanité l'avait hélas rendu insensible aux déchirements moraux : et Lisa,

LE TEMPS DES CERISES

En ces temps déjà reculés, il était beaucoup plus facile qu'à présent de fonder une famille. L'âge d'or, contrairement à nos croyances, n'est pas toujours dans l'avenir. Le souci d'égalité tenait tant à cœur à nos ancêtres qu'ils aménagèrent de grandes surfaces pour le bien-être de leurs contemporains. *S'épanouir, se faire plaisir* : telles étaient les premières obligations de la vie sociale ; il y avait jusqu'aux supermarchés qui délivraient de petits fascicules donnant les codes d'accès au bonheur conditionné. Une fois le guide ouvert, cette bible savourée, on fonçait droit aux rayons, où la modernité s'alliait à la tradition : les couches et le biberon y voisinaient avec le bébé. C'était une des grandes règles de nos ancêtres de ne jamais discriminer qui que ce soit dans l'achat d'un enfant ; la seule chose qu'on exigeait du futur parent était un salaire correct et un niveau acceptable de bien-être psychologique.

N'allez pas croire que les gens étaient alors négligents : ce système de répartition était balisé par une législation très pensée. Acquiescer un enfant supposait d'être entre une et quatre personnes. « Un enfant ne saurait trouver ses repères avec cinq parents » : telle avait été la conclusion de l'enquête menée par le Comité d'Éthique, composé de scientifiques, de psychologues et autres éminences philosophiques. Quant à la capacité des demandeurs à fonder une famille, elle se mesurait au degré d'amour qui émanait d'eux, car rien, même dans le monde le plus sophistiqué qui soit, n'a jamais dépassé la puissance et la légitimité de ce sentiment. L'épreuve du questionnaire attendait donc ces couples, ces triangles et ces carrés auxquels on suggérait : « Vous aimez-vous durablement ? » Si la personne se présentait seule, l'amour de soi, qui mène à tous les autres, faisait l'objet d'une rigoureuse évaluation.

Un détail me laisse à supposer aujourd'hui que ce système avait des avantages : il n'y avait pas de guerre mondiale à l'époque où il fut établi. La prospérité appelle la prospérité. A l'époque où la famille traditionnelle dominait, ce n'était que guerres, intolérance, monarchies, révolutions, colonies, viols, camps de concentration. Faites une lecture de l'histoire et dites-moi si vous ne parvenez pas à la même conclusion.

Je m'obstine à répéter que seule une désillusion économique mit fin à notre époque de délices. Tout devenait si flottant que les membres du Comité d'Ethique étaient peut-être les seules personnes à s'assurer un emploi stable. La jeunesse se dissipait, l'école n'enseignait plus que les formules de politesse. De nombreuses causes furent trouvées à cette déchéance morale : le chômage arrivait de loin en tête ; on établit aussi que la télévision et les dessins animés étaient trop violents (les japonais furent connus pour avoir provoqué de nombreux crimes) ; enfin tout fut dit et analysé ; mais il ne vint jamais à l'esprit de personne qu'il fallait interdire nos supermarchés.

UNE CURIEUSE MANIE

Rivka commença à souffrir d'humeurs étranges et passagères autour de sa seizième année. Elle s'éveillait parfois en pleine euphorie, et s'amusait à rouer de coups ses deux frères. Puis, elle se mettait debout sur son lit, et sautait sur le matelas, d'abord lentement, enfin avec frénésie. Les ressorts gémissaient sous les assauts répétés. « Ah, s'exclamait-elle quand elle avait brisé l'un d'eux, ah, tu es mort, mon cher ! » Et elle partait dans un fou rire qui semblait ne plus pouvoir cesser.

Elle descendait ensuite à la cuisine, en tendant ses pointes de pieds, et en étirant sa jambe avant qui, aussitôt posée sur le sol, faisait un demi-tour ; tout son corps se retournait comme dans une valse, et elle agitait ses bras pour accompagner le mouvement.

A l'heure du déjeuner, elle s'empiffrait de tout, et respirait la joie de vivre. Quoique ses bavardages incessants deviennent, à la longue, importuns, les parents se réjouissaient de voir la jeune fille en si grande santé.

Pourtant, l'excitation de l'adolescente prit peu à peu d'étranges proportions : elle ne parvenait plus à trouver le sommeil. Tous les soirs, ses frères l'entendaient tourner et retourner son oreiller ; son drap gisait sur le sol, et elle restait étendue en faisant claquer sa langue, pendant d'interminables minutes, comme un automate déréglé. Les protestations des frères n'y changeaient rien. S'ils arrivaient à trouver le sommeil, elle se relevait sur la pointe des pieds, quittait la chambre endormie et allait seul le diable sait où.

Cinq minutes plus tard, des coups de marteaux venaient déchirer le silence de la nuit. C'étaient des coups réguliers, incessants, qui se répétaient près de trente fois.

Si un membre de la famille trouvait le courage de se lever, il avait la désagréable surprise d'apercevoir Rivka accroupie dans le couloir, les yeux fixés sur son marteau, exécutant le même mouvement avec l'infatigabilité d'une machine. Et si on lui demandait ce qu'elle trouvait de passionnant à

abîmer les murs, elle répondait le plus simplement du monde que cela lui plaisait, parce qu'ainsi elle entrait en contact avec Dieu.

Le nom de Dieu ébranla fortement les deux parents : dans la bouche d'une telle jeune fille, il semblait aussi déplacé que ne l'est, sans doute, une allée de cèdres au pôle nord. Pour cette famille israélienne de bon milieu, la religion avait des relents de cendres. On se proclamait athée presque dévotement. Et, plus que les ressorts brisés du lit, cette rupture lexicale, ces syllabes qui forment, en hébreu, l'outrageant nom de D...ieu, décidèrent la famille à consulter un médecin.

Le temps de fixer rendez-vous, le messianisme qui gagnait Rivka avait tourné en exaltation. Elle avait rêvé qu'elle volait au-dessus du désert et que l'herbe « avec, au milieu, un petit ruisseau », poussait par pelouses entières sur son passage ; puis elle était arrivée au bord d'une falaise où venait se rompre la mer grise – « c'est moi qui l'avait créée » – avant de se mettre, éveillé immobile, à dessiner des cartes sur la moquette, grâce au seul jeu de ses doigts.

« Elle fait sa pionnière, avait dit plaisamment le docteur.

– Ne plaisantez pas trop avec ça, coupa le père, qui était d'un naturel susceptible. Nous avons toujours été un peu kibboutz dans la famille. La mère de Rivka passait ses vacances dans les coopératives d'agrumes... autrefois.

– Tes parents faisaient mieux, ils tenaient un kibboutz toute l'année, reprit la mère.

– Je ne vois pas le rapport. »

Le docteur demanda si un événement particulier était survenu dans la vie de l'adolescente. On se concerta. Rien, non, rien en apparence. On était aussi tranquille que peuvent l'être des Israéliens. Le père était réputé pour administrer l'entretien des célèbres sources chaudes et piscines naturelles de Hammat Gader, en Galilée. Il en parlait avec une simplicité gonflée d'orgueil retenu, jouant à cache-cache, qui avait toujours fait l'admiration de Rivka. Ah pensait-elle, si tout le pays était ainsi baigné d'eau. Les cyprès fusiformes, aux cimes effilées, les palmiers hauts et fluets, les arbres offrant à l'air tiède de légères fleurs blanches, le bleu impeccable du ciel, le jaune brûlé de l'herbe rase mêlé au vert intense des buissons, le découpage irrégulier des roches et la nonchalance de petits chemins coquettement dallés, et, au cœur de tout, l'eau limpide qui vous berçait de ses quarante degrés : rien ne posait autant une famille que de participer à l'éternel été d'un tel site.

« Aucun antécédent psychiatrique ? demanda brutalement le docteur.

– Nos antécédents sont ceux de tout le monde ici, fit le père, que la

question r évoltait.

– Votre fille m’a l’air de présenter tous les symptômes d’une manie aiguë. Cela peut tourner au délire de persécution, ou chuter en mélancolie : je requiers l’hospitalisation. »

Les parents sortirent du cabinet très remontés contre le médecin : coupable ou témoin d’une souffrance, on n’en veut jamais qu’à ceux qui savent en parler. Mais qu’avons-nous fait ? craignaient de songer les parents. Va-t-on enfermer les gens pour sourire, danser la nuit, relever Israël de ses cendres ? Il n’y a pas, dans les yeux de Rivka, de malheur que nous ne saurions voir.

Les jours suivants leur donnèrent raison : l’adolescente semblait un paysage assagi. Son corps descendait les escaliers en ligne droite ; elle ne dansait plus la valse, et redevenait frugale. Les manies disparurent les unes après les autres : on croyait voir tomber, pierre par pierre, un édifice honni. « Et pan dans la tête tordue du docteur ! » songea la mère, qui ne se formalisait plus que d’une chose – le caractère de plus en plus pointilleux, ombrageux, de l’adolescente – « un héritage paternel », sans doute. A quinze ans, on a le cœur couvert de piquants.

« Tu te portes quand même mieux qu’avant, Rivka. Avoue que tu nous as fait du souci.

– J’ai toujours eu plus de soucis que vous.

– Tu diras ça à quarante ans quand tes enfants donneront des coups de marteau la nuit, en faisant (*voix haut perchée*) : Dieu, mon bon Dieu, es-tu là ?

– Mêle-toi de tes salades ! bondit la jeune fille. Retourne à tes agrumes – tu étais mieux là-bas...

– J’étais mieux où ?

– Dans l’autrefois !

– « Dans l’autrefois » ? Tiens-donc. Je répéterai cela à ton père. C’est une belle expression.

– Je peux t’apprendre aussi à sentir, à penser...

– Bon, Rivka, si tu continues comme ça, je t’envoie chez le médecin, parce que tu as vraiment un problème. » Sur ces mots, la mère quitta la pièce en claquant la porte, pour que, comme le tonnerre sur la montagne, le mur résonne à point.

La jeune fille s’assit, prit un livre, et voici, le livre était affreux, elle le reposa et, très contrariée, tira de son sac une pièce de monnaie. Elle la fixa du regard, tressaillit : il lui sembla qu’elle l’avait volée. Elle égrena ses souvenirs pour savoir qui avait pu lui dire cela. Si si, tu l’as volée, à telle

heure, à telle date. Je n'en finirai pas, disait la voix, de te le prouver.

Il se fit bientôt un grand changement dans la façon d'être de Rivka. Toute la famille remarqua qu'elle s'épuisait. Elle ressemblait à un vent de novembre, avec ses gestes ralentis, alanguis, exécutés avec une tristesse presque méthodique. Quand elle se levait, l'après-midi, pénétrant dans la cuisine en pantoufles, elle s'adossait contre le radiateur, qui était éteint, lâchait un soupir comme on jette une lourde cargaison dans le vide, et repartait vers son lit. L'un des frères surnommait cette scène « le soupir du lever ».

« Papa, dit Rivka, avez-vous appelé la prison ? L'hôpital ?

– Pourquoi la prison ? sursauta le père.

– J'ai pris toute l'eau de la région. Paraît.

– Qui t'a dit une telle chose ?

– Tu sais qu'ils sont toujours là. On veut les ignorer, et montrer que nous les ignorons, avec l'aide de Dieu... Aussi je n'ai pas pu finir d'alimenter les sols. Papa, qui as-tu appelé ?

– L'hôpital. C'est juste pour que tu te reposes.

– Je ne fais que ça.

– Là-bas tu reposeras aussi ta tête. Tes nerfs. On ne te fera aucun reproche.

– Oh alors qu'on me mette dans une glacière et qu'on me conserve, qu'on ne me fasse sortir de là que dans une autre époque, dans cent ans par exemple.

– Merci ! Et nous ?

– Vous n'avez qu'à venir avec moi, vous n'avez qu'à tomber malades », fit Rivka, et un sourire égaya sa physionomie.

La jeune fille fut mise sous lithium et passa quelques mois en psychiatrie. Nid de tous les épuisements, des malades de la généalogie, des victimes d'attentats – que faisait Rivka parmi eux ? Elle ne savait pas ce qui l'avait menée là, mais elle se souvenait comment, rasant le sol de ses ailes, elle avait jadis irrigué un pan de désert.

La famille était réunie au salon quand le téléphone sonna. Le médecin qui suivait la jeune fille appelait pour annoncer la libération, inconditionnelle, de celle-ci. Quel bonheur, quel soulagement soulevèrent la maison ! La mère avait tissé un foulard coloré ; le père acheté et emballé des livres ; les frères confectionné des gâteaux. Si quelqu'un d'un peu aigri avait pu assister, même en différé, à la scène des retrouvailles, nul doute qu'il en eut été guéri. Le bonheur se répandait autour du foyer par grandes

vagues contagieuses.

Rivka retourna au lycée, et cinq semaines passèrent.

Lors d'une longue nuit d'hiver, la mère se trouva singulièrement agitée. Avant que le soleil n'étende ses premiers rayons, elle sursauta, car elle avait cru entendre des coups de marteau. Le père se réveilla à son tour, en protestant qu'il n'était pas six heures du matin ; puis, alerté par le bruit, et cernant de quoi il s'agissait, alors assailli de pénibles souvenirs, il geignit : « Entends-tu les coups ? Les entends-tu ? Elle a repris son marteau. Oh nom de D...ieu, ça recommence ! »

Les coups s'arrêtaient, puis revenaient, s'emballant comme une litanie oppressante. Oui, c'était à n'en pas douter le bruit d'un marteau.

Le père se leva, croyant trouver Rivka au fond de la maison ; mais le couloir était vide, et les coups avaient cessé. Il entrouvrit discrètement la porte de la chambre où dormait la jeune fille : il constata qu'elle était bien là, sous ses draps, aussi sereine et immobile qu'un objet dans son étui.

« Elle s'est recouchée, songea-t-il. Attendons qu'elle se lève, et nous appellerons l'hôpital. »

Le matinée leur fut épouvantable : la gaieté de Rivka leur faisait dresser les cheveux sur la tête ; chaque sourire tombait comme une bombe de ses lèvres. La mère, qui ne manquait pas de garder un mouchoir sous son nez, avertit le service psychiatrique que « sa fille avait fait une rechute » et qu'elle « recommençait à abîmer les murs pendant la nuit. » Le bienveillant service lui promit d'envoyer des infirmiers dans les minutes à venir.

Presque aussitôt, une camionnette se gara devant la maison, et des aides soignantes en sortirent, parées d'une civière et d'une camisole. « Faut quand même rien exagérer », songea le père, qui ne manqua pas de s'étonner d'une intervention aussi rapide. Mais combien grande fut sa surprise quand il constata que les infirmiers pénétraient dans la maison adjacente ! Il sortit pour comprendre ce qui se passait : « Eh bien, qu'y a-t-il, pourquoi entrez-vous chez M. Bensoussan ?

– C'est, monsieur, répondit une commère, qu'il perd un peu la tête.

– Ah ! Ah, et comment donc ?

– Mysticisme. Il change le monde tous les matins. Il fait une collection de tableaux, persuadé qu'il est d'avoir retrouvé les portraits originaux de grands rabbis de Mathusalem. Cette façon d'enfoncer des clous dans les murs, en pleine nuit, sans respect pour le voisinage, ça ne vous dérange pas ?

– Ces fous-là nous arrangent assez », répondit le père, qui regagna son

perron d'un pas tout léger, sifflota, et referma la porte, impatient de s'excuser auprès de son aimée Rivka.

DU BRUIT ET DE LA TORPEUR

Rien, dans le royaume de Nanimo, n'égalait en éclat les somptueux édifices où demeurait l'aristocratie. C'était des temples sculptés dans la pierre la plus fine, des jardins plantés sur du marbre, des lits coquets comme des chaussons. Le prestige d'une famille s'évaluait à la qualité de l'espace qu'elle occupait : aussi la maison était-elle tout ; l'habitat signalait le rang social.

Il existait alors une toute petite minorité d'hommes bleus que chacun méprisait. La couleur bleue, dans la culture de Nanimo, avait une signification maléfique : elle incarnait le vice – ce qui est toujours une aubaine pour les non-vicieux. Les bleus vivaient dans l'ombre, et habitaient des tentes : le droit d'avoir une maison leur était refusé. Certains, à force de ruse et d'esclavage, avaient accumulé un peu d'argent : ils en profitaient pour se peindre des pieds à la tête, en rose ou en gris, afin d'être acceptés.

Les siècles passèrent ; et, comme le veut l'apparente logique des choses, les mœurs s'adoucirent.

Quelques esprits, touchés par la dure condition des bleus, publièrent quelques édits en leur faveur. Le verbe se fit chair : nommés, les bleus sentirent qu'ils existaient. Plusieurs se réunirent pour demander qu'on ne les brimât plus, et qu'on les considérât comme des individus à part entière. Le cas échéant, les plus méritants d'entre eux n'auraient-ils pas droit à une maison ?

C'est ce que les historiens appelèrent la Grande Bataille des Pierres.

Face à face, ceux qui croyaient à l'individualité des bleus, et ceux qui n'y croyaient pas.

Beaucoup d'édifices crissèrent et tremblèrent ; on alla parfois jusqu'au saccage. La générosité n'expliquait pas toute l'ardeur des combattants : ce qu'on redistribuait dans cette révolution, ce n'était pas seulement l'espace et la pierre, mais les cases du vice et de la vertu, avec leurs propriétaires.

La guerre finie, plusieurs ministres bleus entrèrent au gouvernement. Le royaume de Nanimo changea de physionomie : jadis rutilant, pimpant comme un sucre d'orge, avec ses toits rouges, blancs, verts, orange, vifs et acérés, il se mit, par blocs entiers, à refléter la couleur du ciel.

Certains bleus, meurtris par tant de temps perdu, édifièrent des maisons si somptueuses que beaucoup de gens passèrent du mépris à l'admiration craintive. Il devint de mauvais ton de ne pas avoir d'ami bleu. Quelques uns, grisés, et ivres des violences qu'on leur avait fait subir, exigèrent qu'un mandat d'arrêt fût lancé contre toute personne qui n'aimerait pas la couleur bleue : et comme le royaume entier avait la tête sur l'édredon, soit que l'apaisement des mœurs eut endormi les consciences, soit qu'on eut peur d'avoir peur, tout le tronc du pays, du simple marquis à la mode au ministre le plus mielleux, consentit mollement.

En ces temps de vertu délicate, un albinos, qui se peignait de toutes les couleurs pour se rendre à l'école (car il éduquait des enfants en difficulté), hocha la tête et songea qu'il ne vivait pas dans un royaume très sain d'esprit. Il se demanda s'il existait d'autres planètes dans l'univers et se mit à rêver des êtres, différents ou meilleurs, qui devaient les peupler. Toute une nuit, il resta, assis sur une pierre, à se torturer l'esprit pour trouver une solution aux problèmes du royaume. A l'aube, il tenta de soulever son siège, et gémit : « Oh là ! Ce caillou est trop lourd pour moi ! » Alors il se souvint que les enfants l'attendaient, et se leva, résolu à faire pour eux son travail, le mieux possible.

DE SANG CHAUD

La belle futaie qui encerclait le Ministère était toute en teintes lumineuses, dorures et rousseurs, sous un ciel encore estival, d'un bleu aussi limpide que pesant. Ce mélange des saisons était devenu banal. C'était un temps à laisser errer son regard dans les allées doucement symétriques de peupliers, toute cette flore domptée, cette pelouse d'un vert pâle, taillée comme un vêtement, qui venait cerner le chemin, plus discret que solennel, menant au Ministère de l'Astronomie. Le bâtiment dépareillait dans ce décor – mais c'était alors le comble du chic, en architecture, de *dépareiller* : le premier coup d'œil ne saisissait qu'une énorme boule de métal, reflétant le ciel et le paysage comme le fond d'une cuiller ; puis, on discernait de grosses plaques de tôle luisantes, qui faisaient semblant d'être mal soudées ensemble, et des rangées de hublots ne laissant rien paraître de l'intérieur. La porte vitrée s'ouvrait et se fermait méthodiquement sur le passage de l'élite qui venait apporter sa ration quotidienne de matière grise.

Ce jour-là néanmoins, on sentait un malaise profond chez les gens de la profession. Le Ministre venait d'être assassiné. Dans les bureaux, tout voguait à la dérive. Un Ministre des Finances assassiné, cela s'était vu plusieurs fois ; mais quel mystique trouvait donc autant à redire à ces affaires de colonisation spatiale ? Près du cadavre, on n'avait trouvé qu'un ordinateur allumé et, sur l'écran radieux, cette petite phrase cynique : « Cet homme était inutile. »

Ce jour-là encore, un jeune garçon était passé au Ministère, effleuré par le regard gênés des employés ; sa mince silhouette de seize années quittait à présent la clairière pour disparaître dans le feuillage mâ, rouge, du mois d'octobre. Son visage était vide de toute expression. Il était ancien fils de Ministre, et il n'était pas sûr de trouver cela triste.

Il rentra chez lui, pénétra par la porte-fenêtre de la cuisine : grand

calme. Du vivant de son père, la radio, bruyante comme un arbre à frelons, était toujours allumée. Il s'en était à peine défait qu'il entendait déjà, au fond du salon, la télévision faisant ses informatifs crachats du soir. « C'est crevant, hein, le Ministère ! » lançait le garçon en apercevant les jambes croisées de son père. Pas de réponse. Il prenait l'escalier, repoussant du pied *La gazette de Mars* dont les numéros s'entassaient à tout-va, et allait s'allonger dans sa chambre.

La position couchée était ce que son père lui inspirait de mieux : un découragement de tout son être. Le dernier échange verbal qu'il avait eu avec lui remontait aux bataillons de l'an deux-mille : à table, le jeune homme s'était plaint d'avoir développé des verrues plantaires. Soudain, d'une voix avare jusqu'à l'impolitesse, son père avait tranché : « Mau-vaïse a-li-men-ta-tion ! » et laissé la discussion en plan. Ce n'était même pas, à vrai dire, un échange verbal : son père, moins avide de mots que d'étoiles, avait économisé le verbe.

Et puis les invités qu'on recevait. Les lampes au pied de marbre. A trop se mettre à l'aise, à trop respirer on risquait d'incliner le cou... Droit comme un antique pilastre, monsieur Untel venait avec sa fille. Laquelle enseignerait à la rentrée. Pâles condoléances de toute la maison : ah ! vous allez enseigner en collègue ! Et alors, où vous allez exercer, c'est bien fréquenté ? Textuel. Le jeune garçon avait honte d'entendre proférer autant d'âneries mondaines.

David, car c'était son nom, se regarda dans la glace et aperçut un jeune blondin bien coiffé : cela lui inspira quelque protestation. Il tritura ses cheveux pour en faire ressortir plusieurs mèches. Elles retombèrent. « Mes parents m'ont fait comme la lune », songea-t-il, et un premier sursaut de révolte s'immisça sous son crâne.

Il y avait dans son voisinage une femme dont la maternité tragi-comique avait alimenté les conversations dix-sept ans plus tôt. Elle était enceinte de huit mois quand son mari, victime d'un mauvais hasard, décéda. Le destin la frappa encore en la faisant accoucher de triplés mâles. Ces trois grands fainéants la tourmentèrent ensuite en laissant traîner leurs études. Faute de défouloir, ils lui reprochèrent de les avoir fait naître orphelins. On s'extasiait naïvement sur l'héroïsme de cette femme. David aussi, car il aimait faire des phrases. Mais, si sa tête se mettait à l'unisson des plaintes, son cœur s'y connaissait si peu qu'il nourrit pour les triplés une envie tenace : leur histoire les rendait originaux, et puis, ils avaient de la chance. Quand ils rentraient chez eux, ils n'avaient pas de silencieux despote à saluer.

David allait donc sur ses quinze ans quand il se mit à fréquenter la crème de la rébellion locale : le désenchantement qu'il traînait partout avec lui trouvait quelque baume parmi les derniers de la classe. Il prit des tics et des tocs de vocabulaire, lança des slogans péremptoirs qu'il croyait avoir composés lui-même et qui se baladaient dans la première gazette. Il ne cessa plus de vivre dangereusement : ses parents recevaient parfois un homme qui avait des convictions royalistes, ou une famille qui résidait en château, ou quelque écrivain ramassé dans les milieux d'affaires ; David accueillait ces invités avec une indignation marquée, mais voluptueuse tout de même. Il aimait, à leurs côtés, sentir par contraste la grande griserie révolutionnaire qui le hantait.

Un jour, il poussa l'audace jusqu'à se faire admettre au commissariat. Il lui avait pris, depuis peu, la frénésie de répandre son cœur sur les murs : la façade d'un immeuble, le dos d'un centre commercial, les intestins du métro l'inspiraient, lui jouaient la sérénade. Ses couleurs agressives, ses feutres noirs et bilieux mettaient le mur en carnaval ; il ébauchait des figures convulsives, les enfumait, les couronnait de lettres hachées, de paysages à l'envers, bref il dessinait des choses. Un homme d'un âge avancé, qui passait par là battit des cils et lui demanda avec douceur :

« Mon petit, pourquoi est-ce que tu fais tout ça ? C'est laid, tu salis des murs qu'après on sera obligé de repeindre, qu'est-ce qui te prend ? »

– Je peux pas m'en empêcher, j'ai un tic, répondit David.

– Ah !... soupira le passant ; eh bien puisqu'il en est ainsi, moi aussi j'ai un tic ! » Il leva la main et fit claquer la joue de David.

Le jeune garçon ne se le tint pas pour dit : il rendit au vieil homme la monnaie de sa pièce. La police, qui traînait par là, s'empara de l'adolescent pour une heure. Ce n'était pas à vrai dire une grande affaire dans l'histoire du banditisme ; mais la presse était alors si avide de meurtres qu'un journal local titra, le lendemain : *Un homme de soixante ans agressé par un jeune*. David en fut fort mécontent.

A la maison, il y eut (c'est le cas de le dire) une dispute astronomique. Le père savait qu'il allait être nommé au gouvernement : la télévision, plus frelatée et bourdonnante que de coutume, s'apprêtait à balancer la liste des futurs ministres. Il fit comprendre à David qu'on ne plaisantait pas avec la loi. L'adolescent lui souhaita tout bas de mourir.

A présent, c'était chose faite. Et personne ne comprenait pourquoi.

Certes, des sommes d'argent avaient été débloquées. Des monticules d'euros pour Mars, bien sûr, mais cela c'était vital, un jour l'humanité irait faire ses pirouettes là-bas. Les nuages de Jupiter, dont on diffuserait un film,

l'intolérable atmosphère de Vénus, la lionne, qu'il allait falloir mettre au pas. Peut-être une secte avait-elle trouvé néfaste que l'être humain mette un pied hors de chez lui ; peut-être un désargenté avait-il voulu attirer l'attention ?... Ou alors ?... Un seul motif : « Cet homme était inutile ».

C'était également l'opinion intime de David, et cette coïncidence finit par le rendre malade.

L'hiver qui vint, chose pénible : l'enquête n'avancait pas.

C'était comme si une mort n'avait jamais eu lieu. Dans la maison, le défunt prenait de l'importance à mesure que son souvenir s'estompait au-dehors. D'abord, « assassinat », un mot si dur à dire, les autres passaient devant avec des murmures. Et David, qui ne savait plus quoi penser de son père – car le souvenir, lavé de toute présence quotidienne, nous contredit souvent – vécut le malheur qui frappait sa famille comme une anomalie rare et honteuse. Lui qui avait tellement idéalisé la souffrance, en en faisant la proue de révoltes dont il ne connaissait vraiment que l'apparat, était maintenant stupéfait par la platitude et le mutisme qui accompagnaient les misères morales.

Il y avait alors à la télévision une émission qui se piquait d'impertinence ; on faisait venir sur le plateau des hommes politiques, des originaux, des gens sans diplôme, et le sel de la chose consistait à les tourner en ridicule. Ce programme décrochait tant d'étoiles dans l'abjection et la niaiserie, qu'il était très prisé par le public ; et David s'installa un soir devant l'écran pour y jeter un œil honteux – ce qu'il appelait « déposer son cerveau ». Par hasard, le frisson ultime, ce soir-là, consista à se moquer des morts : on s'esclaffa du décès d'un certain Ministre de l'Astronomie, qui était décidément si inutile à son pays que les policiers même laissaient traîner l'enquête, à se demander si un tel homme avait vraiment existé ?

Le pouls de David s'arrêta. Le sang lui monta violemment à la poitrine, étrangla sa respiration – tout son corps était raide et brûlant comme pierre. Seule sa main, spasmodique, tressaillit d'un plaisir et d'une souffrance démentiels – il avait une lame de couteau, il mettait ces hommes, ces insectes à sang, les torturait, leur ouvrait les artères – mais chaque seconde la jouissance cédait à la haine, car les cris de ses bourreaux lui manquaient, la haine était impuissante à le servir, et les insectes continuaient à battre des ailes, à le narguer de leurs rires. Violemment aspiré hors de lui-même, il tenta de s'apaiser en criant des injures, en épuisant tout le répertoire des ordures que recèle une langue, mais que le dictionnaire était court et borné, pour rendre ce qu'il éprouvait !

Quand sa mère rentra, il n'osa pas lui dire un mot. Il quitta la pièce et enfila des chaussures pour aller se promener : les phrases pouvaient lui manquer, il n'en avait que plus envie de montrer qu'il existait et d'entrer dans le jardin des autres. On ne l'avait pas tué, lui. Il n'était qu'un grand brûlé. La société qui était la sienne par la force des choses, il savait qu'il n'y serait plus de son plein gré, qu'une partie de lui resterait toujours en arrière. En passant devant la glace, il daigna à peine s'arrêter ; il aperçut du coin de l'œil un jeune homme qui lui ressemblait, et qui demandait la guerre.

LAQUELLE EST SAUVÉE ?

Au vingt-troisième siècle, l'art de la conversation, qui s'était jadis avachi sous tant d'inepties publicitaires, de bourdonnements radiophoniques, de catalogues, de pensées caressées puis usées comme des savons, de poésie économisée, de bandes-annonces tonitruantes comme des perceuses, de couleurs cacophoniques, de goûts éteints et de désirs raclés jusqu'à l'os, l'art de la conversation, tel un être asphyxié s'évadant d'une cuve de vomi, reprit, à l'échelle planétaire, les rênes de la mode. L'air se mit à circuler dans les poumons ; les oreilles cessèrent parfois de siffler... Quand les «conversants» (c'était ainsi qu'on appelait ces nouveaux adeptes du langage) étaient trop loin l'un de l'autre pour se réunir au café ils activaient leurs ordinateurs et, par un phénomène de projection virtuelle, se réunissaient dans une même pièce, eux, ou, plutôt, leur propre reflet. Une adresse était fixée, et les hologrammes en relief d'un homme japonais, d'une dame anglaise, d'un Parisien et d'un Français du Poitou dialoguaient amplement, le derrière voluptueusement posé sur un canapé agencé avec la plus gracieuse fantaisie des décorateurs multimédias. On évitait les étiquettes politiques, ce nid d'œillères, et on parlait de la réalité, cette increvable ennemie des inventeurs de cases ; et la réalité, c'était la joie pure d'une soirée passée en terrasse, devant un paysage baigné de tons pastels ; c'était le malheur d'un enfant ou d'une femme de ménage – comment y remédier, que faire ? – c'était la culture dans toute son extension, et Dieu, et l'histoire, ce ruban dont chaque fil vibre dans nos fibres humaines.

Toute époque croit à sa supériorité : à l'aube de notre troisième millénaire, d'aucuns se déclarent encore, sans humour, prophètes et éphants des peuples. Ne guettent-ils pas, sur l'horizon, les imprévisibles carmagnoles des «conversants» ? L'an deux-mille sera peut-être, à nos dépens et pour la gaieté d'autres générations, un cocktail de risées enchanteresses.

En ce soir d'avril deux-mille deux cents et quelques, il fut justement question de notre époque dans une conversation. Un professeur en début de thèse apporta la photocopie reliée d'un vieux manuscrit de journal intime, tout en refusant de donner le nom de son auteur aux personnes réunies.

« Ah ! s'exclama une jeune femme, il s'agit donc de quelqu'un de célèbre !

– Non pas, certifia le professeur. Si je ne dis pas son nom, c'est pour vous laisser plus libres de penser à elle.

– Excuse saugrenue. Son nom prête-t-il à rire ? Evoque-t-il quelque chose que nous pourrions aimer ou détester d'emblée ?

– Peut-être...

– Voilà le genre d'énigme dont je raffole, fit la jeune femme. Nous dirons donc « Elle », l'éternel féminin.

– Mais « Elle » n'est pas seule. Dans ce journal intime, qui s'étend sur toute l'année 2006, elle parle souvent d'une certaine... Hafida. Il m'a paru pénible que le journal s'arrête au 30 décembre, définitivement. Ensuite, on perd Hafida dans la nature, pour toujours. J'aurais beau fouiller les archives pour connaître la date de sa mort, je n'en saurai pas autant qu'avec ce journal si bien écrit, si vivant. C'est comme une amie qui s'en va sans bagage.

– Aussi, monsieur, interrompit un homme d'une cinquantaine d'années, nous allons parler ce soir de l'attachement que les écrits les plus humbles communiquent à leur lecteur ?

– Ce serait revenir sur des évidences. Tout a été écrit sur le journal intime, devenu en Occident un genre littéraire aussi somptueux qu'il put l'être au Japon à l'ère de Heian. Non, ce que j'aimerais, c'est imaginer la vie post-diaristique, si j'ose dire, de Hafida.

– Et « Elle »... elle ne vous intéresse plus ? demanda une étudiante.

– Elle m'est très chère, mais je me fais moins de souci pour elle. Ce journal illustre parfaitement l'idée que les conversations s'efforcent de répandre, de renouveler : il y a, dans les sociétés les plus marchandes, les plus égoïstes, les plus creuses, des choses qui peuvent sauver. »

Sans plus faire attendre son public, il résuma à grands crayons la vie de « Elle », telle que les pages de son journal juvénile la criaient. Elle naquit en 1989, à demi-tuée et si noire, si rabougrie, qu'il fallut la ranimer avec les moyens dont la maternité disposait. Comment la vie s'éveilla-t-elle dans ce morceau d'être ? On lui donna un nom si creux qu'il lui sembla toujours être étrangère à son état civil : sa mère avait dû attraper l'idée dans un magazine... Sa mère eut beaucoup à souffrir de l'accouchement. Elle avait cru bon de ne pas s'encombrer d'un père, comme le toléraient les mœurs

encore mal dégrossies de cette époque-là. Un bébé sous tuyaux, l'absurdité de faire un enfant sans vouloir y chercher le reflet d'un homme, et le potentiel inouï de malheurs que génère, même en pays riche, toute existence : il fallait avoir une bonne raison de naître, car donner la vie n'est peut-être pas, en dépit de l'opinion commune, ce que chaque être humain a de plus beau à faire.

Elle naquit. Une enfant jolie, et sa mère égarée, masculine, si mal dans sa peau que cela crevait à travers sa voix, à travers ses gestes. Rarement on vit de façon si précoce un contraste plus frappant entre une femme et sa progéniture : c'était comme un pistolet accouchant d'un ruban. A un âge où les gamins répètent les us et coutumes de leurs parents, la petite générait d'habitudes propres manières.

Elle n'admira qu'une seule fois sa mère : c'était en l'observant, un soir, rédiger une lettre. Pour elle qui ne savait encore ni lire, ni écrire, le fait de comprendre, et de manier, des traits reliés entre eux, qui ne voulaient rien dire en soi, et qui disaient tout par la seule grâce du cerveau humain, voilà qui l'exaltait, lui enseignait toute la magie des habitudes et des réflexes. Elle sentit physiquement qu'une poche, dans son cerveau, était restée inerte et vide, et qu'un jour cette matière allait être remplie, mélangée, animée, et qu'elle s'éveillerait avec un étranger en elle. « Qu'est-ce que ça fait, de savoir lire ? » se répétait-elle, avec le même sentiment de fascination qu'elle aurait éprouvé en disant : « Qu'est-ce que ça fait, de savoir voler ? » ou : « Qu'est-ce qu'on éprouve, quand on vit dans une autre époque ? »

L'un des plus beaux jours de son enfance fut celui où, montant sur son dos un fin cartable gris à bandes roses, elle se rendit pour la première fois à l'école primaire. En dansant, en virevoltant avec des chants d'enthousiasme sur l'étroit passage de dalles couleur pêche qui menait au lieu où, enfin, on lui enseignerait comment de simples traits parlent à l'esprit.

Sa mère, qui collectionnait les passades amoureuses avec des hommes ou des femmes, s'était fixée depuis quatre ans avec un monsieur Marbo que la petite adorait. Elle en parlait avec une de ses cousines, quand celle-ci, cynique comme l'est l'humanité moyenne face à tout problème qu'elle ne connaît pas, l'interrompit d'un ton tranchant :

« Et puis arrête de l'appeler papa, c'est même pas ton père, d'ailleurs !

– Si, si, c'est mon papa ! » insista l'enfant, qui avait décidé que jamais elle ne s'en laisserait compter, qu'on ne lui arracherait plus, jamais, une affection de son choix.

La vie devait bientôt lui présenter un démenti : monsieur Marbo quitta la maison. La chambre où il avait dormi six ans ne recueillait plus qu'un affreux silence. La petite ne sut d'abord rien ; mais un jour, elle entendit sa

mère hurler au téléphone : « Ah, Marbo ? Il est en train de crever à l'hôpital, tant mieux ! Et qu'il ne vienne plus nous emmerder, ce connard ! »

Peu après avoir fêté ses dix ans, elle trouva, en rentrant de l'école, sa mère radieuse. Plus épanouie, mieux vêtue qu'à l'ordinaire – un peu femme, même. Le cœur serré d'inquiétude, l'enfant s'agenouilla sur la moquette, posa son menton contre le bras du fauteuil où était assise sa mère, qui divaguait, les yeux noyés de rêves. « Je suis amoureuse ! » exhala-t-elle. « Ah, murmura la fillette avec appréhension, et alors, c'est un homme ou c'est une femme ? » – « C'est une femme. » Alors l'enfant trembla, elle enfouit son visage dans les genoux de sa mère, et fondit en larmes.

C'est vers cette époque qu'elle se mit à tenir des journaux intimes, consciencieusement brûlés en fin d'année : tandis que sa mère noyait ses amours l'un après l'autre, et sortait, ivre, à trois heures du matin, pour appeler au secours depuis une cabine téléphonique, la jeune fille écrivait. Il ne suffisait plus que les traits forment des lettres ; chaque année ça ne valait rien, elle recommencerait jusqu'à ce que les lettres secrètent un style, c'est à dire un individu. Certains passent leur crise d'adolescence dans le maquillage, les rires stridents, des propos qu'on n'entendrait plus à trente ans sans rougir : la personnalité ressemble alors à ces vêtements qui s'entassent dans la cabine d'essayage. Son adolescence à elle, c'était des écrits ridicules, l'usage du style emphatique et vieillot, de la métaphore pleine d'esbroufe, des dialogues vulgaires et plats comme des pieds. Quand le petit fut, sur la requête du Juge aux Affaires Familiales, retiré à sa mère et placé chez ses grand-parents, on n'était plus très loin de 2006 : sa plume prenait du large, et ce n'est pas pur hasard si elle conserva, jusqu'à sa mort, le seul journal de cette année-là

« Ouf ! Je vois, professeur, interrompit l'étudiante, que vous aimez les histoires gaies. Moi, quand j'ai écrit mon mémoire sur la mélancolie dans l'œuvre de Charles Wittig, j'avais des pares-brise mentaux... Un grand auteur peut faire des dépressions, il n'en reste pas moins des livres... Tandis que cette enfant...

– Wittig n'a que l'importance que des lecteurs comme vous lui donnent. La littérature est votre consolation, votre dieu : vous êtes resté dix-neuviémiste. Les gens de l'an deux-mille étaient des goinfres : ni la religion, ni l'art, ni le passé, ni l'avenir, ne leur donnaient des ailes. Ils avaient le sentiment de vivre sur un siège éjectable ; donc ils jouissaient, et ils bâfraient. Je caricature méchamment, mais ce n'est pas faux. Et j'aime cette petite d'avoir été, malgré tout, dix-neuviémiste comme vous l'êtes,

c'est à dire d'avoir soigné ses phrases, rêvé la postérité, fait des prophéties dans son journal intime, en pensant que ça la paierait du reste. Et je pense qu'elle n'a pas eu tort, comme le montre la suite. »

A dix-sept ans, elle détestait son injuste naissance. La douleur lui tenaillait si fort le cerveau qu'elle se frappait la tête contre les murs, parfois, et cela restait, ne voulait pas se déloger, cette excroissance pourrie, cette absurdité qui portait son nom et l'affolait de chagrin, car elle n'y voyait pas de sens, pas d'issue, pas de but, rien qu'un refus d'être, le refus des entrailles, et les mots aussi fuyaient, elle n'avait pas de dictionnaire pour se dire elle-même. Le meurtre commence où les mots s'arrêtent.

Sa voisine de pallier était une Arabe d'une cinquantaine d'années, à l'accent maladroit et au timbre aiguë comme une survivance de petite fille. Une peau rêche et les traits tirés, en surnombre autour des yeux, doux et navrés. Hafida invitait maternellement la jeune fille et ses grands-parents à manger chez elle. On ne faisait alors que rire. Car cette femme riait, voulait rire de peu : un soir, ses crampes et ses problèmes cardiaques l'avaient tellement diminué que tout le monde la crut mourante ; elle se dit *obligé* de retourner au travail le lendemain, son salaire étant trop bas pour qu'elle puisse se permettre un congé partiellement payé – « Si vous voulez, nous vous avançons de l'argent pour que vous restiez au lit – au moins une journée », risqua la grand-mère. Hafida en pleura presque : personne, murmura-t-elle, ne m'a jamais proposé ça, personne même dans ma famille ne pense ainsi à moi.

Usant les dernières ressources de son corps estropié dans un charmant hôtel où on lui commandait de nettoyer seule soixante-dix chambres par jour, la vie de Hafida regorgeait d'espaces désertiques : pas d'éducation, ni lettres ni livres. En faisant un des métiers les plus méprisés du monde, elle en soupirait, elle aurait tant aimé savoir écrire, et comment ne pas mourir de cet affreux travail, dans quelles nuits blanches allait-elle tirer toute cette énergie, soixante-dix chambres et pas une histoire amusante à se raconter, pour s'encourager, que la couleur riante du bled et les oursins ramassés dans la mer, que la nostalgie d'être ailleurs mais rien pour donner du sens à tout ça. Pour certaines personnes, la vie c'est comme le journal télévisé, les reporters n'exagèrent pas en noir. Les seuls êtres qui ne m'oublient pas, c'est les problèmes, pensait Hafida.

« C'est *vachement* gai, comme on disait à l'époque, interrompit le quinquagénaire. Oncques ne vis telle désespérance.

– Quel est le sujet de votre thèse, professeur ?

– Je suis le premier à utiliser ce journal intime comme matériau. On l’a retrouvé dans une vente aux enchères, il n’y avait à première vue ni nom ni prénom... Voulez-vous savoir ? En 2006, « Elle », par générosité, se mit à rédiger de petites histoires qu’elle lisait à Hafida. Vous imaginez combien elle a dû travailler la simplicité, la couleur, la souplesse du style. On n’a jamais retrouvé les brouillons, mais il y a à parier que ce fut la première version du chef-d’œuvre.

– Quel chef-d’œuvre ? firent les assistants, tous en chœur.

– Le *Dit des sommets*. »

Il y eut un silence dans la pièce. Tout le monde semblait réfléchir. Chacun connaissait, pour l’avoir lu au moins partiellement, le *Dit des sommets*, cet énorme iceberg de la littérature du vingt-et-unième siècle, publié anonymement, après la mort d’un auteur qui n’avait rien voulu laisser de sa vie. Cette étrange éclipse d’un écrivain, ce silence qui avait enjambé le siècle, à une époque où les lumières devaient, pour survivre, clignoter jusqu’à la syncope, constituait un inexplicable anachronisme.

« Vous êtes vraiment sûr, balbutia l’étudiante, qu’Elle est l’auteur du *Dit des sommets* ?

– Je vous le prouverai à ma soutenance, sourit le professeur.

– Et Hafida ?

– Je chercherai tout ce qu’on peut trouver sur elle, même si les documents ne doivent pas être très bavards. Aucune époque n’est indulgente pour les étrangers et les femmes de ménage. Fussent-ils des égéries.

– Est-ce que ça sauve quelqu’un, d’être une égérie ? fit le quinquagénaire en haussant les épaules.

– Je n’en sais rien. Mais nous n’avions pas tort, tout à l’heure, ça sauve quelque chose d’avoir de bons livres. »

Et les ordinateurs s’éteignirent ; chacun se retrouva seul. Cependant, personne ne songea alors que cette solitude était pénible : elle n’était qu’un pont entre deux époques, un fil continu, rassurant, des vivants aux morts. Ceux qui n’avaient pas le *Dit des sommets* le commandèrent ; et ceux qui le trouvèrent sur leurs étagères le lurent, ce soir-là, avec beaucoup de plaisir.

